



desclée
de
brouwer

Témoignage

Daniel Facérias

Telos et scopos

**Trois mois
avec un ermite**

Telos et scopos

Daniel Facerias

Telos et scopos

Desclée de Brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Rassurez-vous, je ne suis pas journaliste, je suis en vacances.

– En vacances ? Si vous croyez que j'ai le temps d'aller en vacances, moi. Enfin. Je crois qu'on l'appelait Barzu ou quelque chose comme ça, sûrement à cause de la barbe. Oh, ça remonte à quand je me suis mariée, vous voyez.

– Je vous remercie, madame.

– De rien, tel que je vous vois, je me dis que vous avez envie d'y monter là-haut.

– Peut-être...

– N'y allez pas ! Ce que je vais vous dire, ne le répétez à personne, il paraît que là-haut, si on y va, on en revient jamais et même qu'on y est foudroyé par la foudre.

– C'est vrai ?

– Pour sûr que c'est vrai, et que si on en revient, on en revient fou...

– Je crois que je vais suivre votre conseil.

– Vous avez bien raison, adiou, mon bon monsieur, et bon souper, c'est bientôt l'heure.

– Adieu, madame.

J'attendis le lendemain. Au lever du jour, je pris dans un sac, des vivres pour tenir une semaine. Je n'avais pas de carte.

*

De la chapelle Saint-Georges, je pris un sentier qui serpentait dans une forêt de chênes. Les premiers rayons du soleil printanier éclairaient les bourgeons qui commençaient à poindre. Un sanglier déboucha d'un buisson, reniflant les mousses humides. Je fis trois pas en arrière.

– Tu es froussard, touriste ? Il ne te fera pas de mal, va, il est brave. C'est un apprivoisé.

Un jeune homme s'avança et me serra la main.

– On va casser la croûte, il est bientôt six heures.

On s'assit sur un rondin de bois. Il m'offrit du pain et une poignée d'olives.

– Tiens, bois !

Il me tendit une gourde de vin.

– Qu'est-ce que tu vas faire par-là ?

– Je me promène.

– Tu n'as pas une tête à te promener, toi. Qu'est-ce que tu cherches ?

J'hésitai, puis me sentant en confiance, je lui lâchais tout de go :

– Je cherche Barsanuphe.

Il éclata de rire.

– Barsanuphe ? Tu cherches Barsanuphe ? Mais il a failli te marcher dessus à l'instant ! Oh, le drôle !

– Qui ? Le sanglier ?

– Parfaitement, c'est lui, Barsanuphe...

– Mais...

– Ah, je sais, ce n'est pas courant comme nom, surtout pour un sanglier, mais c'est son nom. Tu vas voir comme il le connaît son nom.

Il l'appela :

– Barsanuphe, Barsanuphe, y a quelqu'un pour toi.

Le sanglier vint à ses pieds.

– C'est-à-dire que je cherche une personne du nom de Barsanuphe.

Il fit semblant de ne pas entendre. Il s'amusait avec le sanglier en lui donnant des olives et des glands qu'il avait dans sa poche.

Il redevint sérieux, et me dit :

– C'est-à-dire que Barsanuphe, il a disparu.

– Il y a longtemps ?

– À ce qu'on dit, je n'étais pas né qu'il avait disparu.

– Il est mort ?

– Je ne sais pas. Pour tout te dire, il y en a qui disent qu'il était tellement fort, le Barsanuphe, qu'il s'est transformé en sanglier.

– En sanglier ?

– Oui. Et ça t'explique pourquoi il n'y a pas un sanglier des gorges de Trévans à la Serre de Montdenier qu'on n'appelle pas Barsanuphe. C'est devenu la tradition.

– Et que dit la tradition ?

– Elle dit que c'est un saint. Ma mère m'a dit qu'il avait guéri ma tante du choléra. À l'époque, on n'allait pas à l'hôpital. Elle vit encore la tante.

– Où habitait-il ?

– Personne ne le sait vraiment. On le trouvait toujours, quand on le cherchait. Il sentait quand tu décidais de venir le voir. Il allait au-devant de toi. Il y en a qui disent qu'il devinait ce que tu pensais. Une fois, une femme qui n'était pas enceinte de son mari mais du fermier de Trévans, s'approcha de lui et avant même qu'elle ouvre la bouche, il lui a dit :

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse pour toi ! Si tu as le feu au derrière, trempe-le dans le lavoir et ça t'empêchera peut-être de faire des bâtards à ton mari avec le fermier de Trévans. Elle en a été toute espantée la femme et, du coup, elle a demandé pardon à son mari et elle n'a plus recommencé. Il était brave, ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quand tu leur demandes si demain le vent soufflera de Digne ou de Moustiers, ils ne savent plus, ils te répondent que la météo ne l'a pas prévu. Ce sont des sauvages, comme toi, sauf que toi, tu t'émerveilles des merveilles de Dieu. Tu la regardes la télévision, toi ?

– Quelquefois...

– Et ça ne te ramollit pas les comprenettes ?

– Je pense que tout dépend de l'usage qu'on en fait. Il y a, comme dans toutes choses, du bon et du mauvais.

– Ce n'est pas une réponse ! Je vais te dire une chose, moi je l'ai regardée une fois la télévision et j'ai été malade pendant un mois. J'avais les yeux tout ébouriffés. Tu vois à la télévision, les images, elles ne sont pas vraies. Ils montraient des abeilles, eh bien, mon pauvre, ce que j'ai vu, ce n'était pas des abeilles. Les abeilles, je les comprends quand elles se parlent et quand elles chantent. À la télévision, je n'entendais rien, c'était du bruit, on aurait dit des mouches à merde.

– Mais la télévision ne fait que reproduire la réalité ?

– La réalité ? Écoute, une fois, il y a un garçon de mon âge, de Bras d'Asse, qui est venu me narguer. Il m'a dit : « T'as vu le film hier soir à la télé ? – Qué télé que je lui dis. – Tu regardes pas la télé ? Tu ne connais pas les, je ne sais plus comment il appelait ça, des bestioles japonaises ? – Non, je ne connais pas. – Mais, tu es un arriéré, mon pauvre, qu'il me dit. Nous, on les connaît toutes les bestioles et puis ceci et puis cela. » Il s'est mis à me débiter des noms de gens, de films, de dessins animés. Il me dit encore : « – Tu n'as pas honte de vivre là, dans ton trou perdu, moi quand je serai grand j'irai faire des affaires internationales comme mon cousin. »

Je ne disais rien. On marchait, comme ça et puis j'ai entendu quelque chose respirer sous une pierre. C'était sûrement une vipère. Je m'arrange en changeant de côté pour que le garçon

mette le pied dessus. Tè, ça n'a pas manqué. La vipère se dresse, fâchée. Moi, je riaais, et le garçon s'est mis à crier : « Maman ! Maman ! » Il avait tellement peur qu'il n'arrivait même pas à s'en aller. Je me suis approché et j'ai parlé à la vipère : « Tout doux, tout doux. » Alors, j'ai tendu le bras et elle s'est enroulée autour, puis avec l'autre main, je te lui caresse le dessus de la tête. Elles aiment, ça leur fait chaud. Le garçon était tellement espanté qu'il s'était fait dessus. Il puait comme un putois. Je lui dis : « Tu connais peut-être les bestioles du Japon de la télévision, mais ce qui est sous tes pieds, tu n'en as même pas une idée. » Il pleurait, il voulait que je lâche la vipère. « Pourquoi veux-tu que je la lâche la vipère ? Elle est contente d'être là, touche-la avec ton doigt. » J'ai mis au moins une heure à la lui faire toucher. Une fois calmé, il était content.

Depuis, dès qu'il peut s'échapper, il vient avec moi, il ne dit rien, il reste là et il respire.

– Il est tard...

– Tu veux dire qu'il est tôt, le jour va se lever, regarde la fauvette sur le rocher. Elle attend que le premier cheveu du soleil se montre, pour aller chercher de quoi nourrir sa tribu.

– Je n'ai pas vu la nuit passer, je ne me sens même pas fatigué.

– Ce qui fatigue, c'est d'être dehors.

– Mais le sommeil ?

– Qué sommeil ? À Paris on dort, ici on veille. Demande à la fauvette. Il y a des sommeils qui fatiguent. Un bon feu de bois de Faye, ça n'a jamais fait de mal à personne. Qu'est-ce que tu as dans ta musette, là ?

– De quoi manger.

– Des poutchingues du supermarché ?

– Des poutchingues ?

– Oui, des aliments pas bons.

- Comment le sais-tu qu'ils viennent du supermarché ?
- L'odeur.
- Tu peux sentir au travers des emballages ?
- Je sens. Tiens, si j'étais toi, je ferais un trou et je les enterrerais tes poutchingues. Mange ça.

Il me donna une poignée de figues sèches et des noix. Il sortit de la grotte d'un bond. Il disparut puis revint avec un cruchon en terre.

– Bois, c'est l'eau de l'orage, c'est de la rosée céleste, ça va t'ouvrir les comprenettes.

Le soleil se levait. Un loup s'approcha de l'entrée de la grotte. J'eus du mal à retenir un geste de recul et de crainte.

– Tiens-toi tranquille, Parisien. Il vient me chercher. Il sait que je suis resté là, toute la nuit. C'est un brave, ce loup. Il a souffert l'hiver dernier. Il est allé de l'autre côté du Moustiers-Sainte-Marie, vers Sainte-Croix, et des chasseurs lui ont tiré dessus. Il avait la moitié du cuissot emporté. Il est revenu et on l'a soigné. Viens, approche, j'ai de la viande.

Le loup s'approcha et le jeune garçon sortit de son sac de la viande séchée. Le loup mangea, en me regardant furtivement.

– Donne la patte.

Le loup donna la patte et lécha la main du petit garçon.

– Allez, mon loulou, on va descendre à Trévans. Donne la patte au Parisien, comme ça, il ne sera pas venu pour rien.

Le loup s'approcha de moi et, dans un petit aboiement, mit sa patte dans ma main.

– Adieu, homme de Paris, prends soin de toi, par sainte Geneviève ! Fais attention en sortant de la grotte. Si tu marches de travers, tu risques de provoquer un éboulement. Ici, les rochers sont de vrais artistes. Ils sont placés en équilibre et si tu trébuches dessus, ça peut être la catastrophe. Pour Barsanuphe,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Je suis impressionné. Vous pensez que l’amour entre deux personnes n’est pas quelque chose d’essentiel ?

– Tout dépend du point de vue de la question. Je vous parle d’absolu et vous me répondez par une question touchant au relatif. Les contingences de la vie humaine, nous conduisent dans telle ou telle circonstance à faire des choix. Il se trouve que lorsque j’ai voulu vivre sur la Serre, j’ai fait ce choix relatif qui s’inscrit parfaitement dans le mode de vie que je mène ici. Je ne pourrais pas être ce que je suis ici, si j’avais des enfants et un homme à m’occuper.

– Malgré ce choix de vie, vous pouviez vous octroyer le plaisir passager de faire des rencontres amoureuses, d’avoir des aventures ?

– Ce n’est pas cohérent. Ma vie sur cette Serre correspond à un choix profond, à un engagement qu’on pourrait qualifier de total. En choisissant de vivre dans cette solitude, j’ai exclu toute recherche de ce type. C’est une ascèse complète.

– Dans quel but ?

– D’être.

– Mais...

– Je sais, vous allez me répondre qu’on peut réaliser l’être en faisant autrement. Je vous dis que dans la situation de notre époque, le choix est radical : être ou avoir. Il ne peut plus être question de demi-mesure. On choisit un des deux versants. Choisir l’être est d’une grande difficulté, car il faut nous séparer, très concrètement. La civilisation de l’avoir a tout quantifié, comme s’il s’agissait de vivre dans un immense supermarché : tout y est étiqueté, classé avec son prix et sa date de péremption. Cela va des objets les plus élémentaires, aux idées, aux mœurs, à Dieu même. Ainsi, en choisissant l’être, il nous faut exiger la pureté et le dépouillement le plus parfait possible.

– Je vous admire.

– Non ! Il n’y a rien à admirer. Parfois, nous pensons avoir choisi, alors que nous avons été choisis.

– Je me demande si je ne vais pas tomber amoureux de vous?

– Pourtant vous n’êtes pas espagnol.

– Et les campings sont fermés. Ce n’est pas la saison !

– Je crois que les hommes modernes ne peuvent pas voir une jeune femme un peu hors du commun sans projeter sur elle leur insatisfaction amoureuse. C’est un sentiment d’avoir. Combien de fois ai-je entendu dans les gorges du Verdon ou ailleurs des hommes dire à propos d’une jeune femme : « Je l’ai eue. » La danse nuptiale est une danse de l’être, ce n’est pas une prise de possession. Nous sommes l’un avec l’autre, nous ne sommes pas l’un à l’autre. Il ne saurait y avoir de lien de possession entre l’un et l’autre. L’homme et la femme s’unissant, ce sont deux souffles qui se rejoignent deux énergies qui se lient, ce ne sont pas des marchés qui se passent ou des rapports de puissance qui s’installent. Nous sommes ensemble, sans rien d’autre que cette ambition d’être. Supposons que nous n’ayons pas de forme corporelle. La saisie de l’amour existerait de la même manière sans support pour manifester nos convoitises. Il n’y aurait que la pureté de l’être. L’union serait parfaite, sans intérêts ni dividendes. Ce n’est pas : je me donne à toi ou tu te donnes à moi.

– Vous ne pourrez pas m’empêcher de vous aimer et de vouloir être avec vous ?

– Je ne pourrai pas vous en empêcher, mais je pourrais vous le déconseiller. Ici, ces jeux-là demandent beaucoup plus d’adresse qu’il n’y paraît.

– Je ne sais même pas votre nom.

– Vous n’êtes pas sérieux.

– Mais pourquoi êtes-vous revenue ce matin ?

- Parce que vous valiez la peine.
- La peine de quoi ?
- De vous aider à attendre. Rappelez-vous, vous vouliez filer, vous esbigner comme on dit ici.
- J’aurai mieux fait...
- Ne soyez pas gamin. Vous n’êtes pas venu ici pour tomber amoureux ?
- C’est vrai.
- Je suis une épreuve sur votre route. Nous avons parlé du désir et vous sembliez d’accord sur le principe de dépasser son désir. Et, au premier regard de femme, vous tombez dans le panneau. Tenez-vous...
- Ce n’est pas aussi simple que vous le dites, je ne suis pas de bois, j’ai une sensibilité...
- Justement, il faut tenir vos sens. Ne confondez pas le désir de vos sens avec l’amour.
- Pourtant, l’amour se manifeste à nous par les sens.
- D’une certaine manière, mais en l’occurrence, vous confondez l’attraction que j’exerce sur vous avec l’amour.
- Comment pouvez-vous être aussi catégorique ?
- L’amour est un état, au-delà de nos sensibilités. Il est une disposition de notre cœur intérieur qui participe de l’amour divin.
- Cela n’empêche pas l’amour humain.
- Vous ne semblez pas me comprendre. L’origine de l’amour n’est pas humaine. L’amour ne naît pas parce que vos yeux sont attirés par les miens, par mon corps, mes formes. L’amour n’est pas le produit de quelque chose de matériel. Il ne peut pas sortir du moins.
- Je vois où vous voulez en venir, l’amour entre un homme et une femme, s’il reste sur le plan humain, n’est pas l’amour.
- On peut le dire comme ça. Si nous nous aimons, nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Je m’attendais à te voir dans un certain dépouillement, mais pas dans le nu intégral ?

– Barsanuphe !

– Le fromage et le miel, c’est bon après quarante jours de jeûne.

– Comment saviez-vous que...

– Ne pose pas de questions.

– Mais ?

– Tais-toi, mange et rhabille-toi !

Barsanuphe n’était pas grand, un peu rond, ses longs cheveux blancs se nouaient par une queue-de-cheval. Sa barbe fine tombait au milieu de la poitrine. Il portait l’habit noir des bénédictins, une ceinture de cuir large comme une main lui ceignait les reins. Ses yeux clairs reflétaient le silence de la Serre. Il avait l’accent des oliviers. Sa voix roulait du fond des ravins de Balène jusqu’aux crêtes de Mourre. Il parlait comme les cyprès de Saint-Jurs, le patois des abeilles, le patois du soleil. Il parlait le patois de l’aigle et du milan, des galets et des roches moussues. Il parlait le patois des rives du torrent. Il parlait le patois des sangliers, des ours et des cigales. Il parlait le parler des brebis et des chèvres, des ânes et des mulets, des fauvelles, des joncs et des fleurs d’églantiers. Il parlait cette source si proche et si lointaine qui jaillit des regards à la tombée du jour. Il parlait le chant infini de la vallée.

Je mangeai à satiété et lui dis :

– *Telos et scopos.*

– Le fromage ne t’a pas plus ?

– Pourquoi ?

– Après un bon fromage, on ne parle jamais de choses qui fâchent !

- Quel rapport ?
- La contrariété peut le faire tourner et alors là, tu peux attraper la mort, comme on dit ici.
- Vous êtes sérieux ?
- Tu ne vas pas douter de ma grande barbe blanche ?
- Je suis navré, je ne savais pas que ce fromage...
- (*riant aux éclats*) Tu vois, tu n'auras pas fait tout ça pour rien. Tu pourras dire à tes amis que le fromage de la Serre, il vaut mieux ne pas le contrarier parce qu'il te tourne l'estomac vite fait, et alors tu en es tout drôle parce que le fromage des brebis de la Serre qui boivent l'eau de l'Estoublaisse, il est délicat. C'est historique !
- Historique ?
- La qualité du fromage dépend du berger. Le bon pasteur connaît ses brebis jusque dans leur intimité. Quand elles se grattent l'oreille droite, il sait qu'elles ont mangé de l'herbe amère et que ce n'est pas bon pour le lait. Si elles ont les yeux rouges, il sait que la sauterelle a pondu ses œufs sur les lèvres de leurs vagins et qu'il doit faire vite pour les nettoyer parce que les asticots les mangeraient jusqu'aux mamelles. C'est tout le savoir du berger. Il les amène d'un versant à l'autre et il leur fait traverser le torrent. Il a un grand troupeau. Alors, pour les tenir toutes à lui, il se badigeonne les pieds de sel et comme elles sont gourmandes, les brebis, elles lui collent au train comme une seule. Et tout le troupeau traverse tête baissée dans les talons du berger. Des fois, il s'en perd une ou deux, alors comme il est brave, il va la chercher, la brebis perdue, et il appelle son âne pour qu'il ramène le troupeau à la bergerie. Il lui talonne les sabots de sel et les gourmandes, elles suivent l'âne tête baissée. Ils passent sur l'autre versant et traversent le torrent jusqu'à la maison pendant que le maître va chercher celle qui a trop rêvé. Et tu peux te dire que le fromage qu'il fait ce berger-là, il est

rare. C'est historique !

– Vous connaissez le berger ?

– Peut-on connaître le berger ?

– Tout dépend du berger. Votre histoire peut se comprendre de deux manières. L'une au premier degré, nous raconte la vie du berger d'ici, l'autre plus subtile, nous suggère la vie du Christ.

– Peut-être, mais dans les deux cas, ma question est toujours bonne. Peut-on connaître le berger ?

– Je dirai oui.

– Dans mon histoire, il y a trois choses qui comptent, le sel, le troupeau et le passage du versant à l'autre par le torrent. Tu vois bien que le berger n'y est pour rien dans le passage. C'est le sel qui tire le troupeau, la gourmandise, le désir de goûter à tout prix. Même si c'est un âne qui tire, le troupeau s'en fiche, ce qui l'intéresse, c'est le sel. Le sel ramène le troupeau d'une rive à l'autre.

– Je n'avais pas vu ça comme ça

– Tu es trop compliqué. Qu'est-ce qui t'a fait venir jusqu'à moi ?

– *Telos et scopos.*

– *Telos et scopos*, c'est le sel que j'ai mis sur l'étagère d'une librairie.

– Pour vous rencontrer ?

– Non, pour passer d'un versant à l'autre, en traversant le torrent.

– Mais si vous avez laissé traîner le sel, vous êtes le berger ?

– Ou l'âne.

– L'âne n'a pas d'idées.

– Et le berger ?

– Il est le maître.

– Ou le serviteur.

– Si vous voulez.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jaunes ou rouges ornés de points noirs majuscules ! Vous êtes en votre envol au temps des blés montants, le signe patent du ciel, vous êtes par votre forme même, le sceau du divin jardinier, par le cercle parfait qui contient l'univers.

Délicatement, il approcha sa main de ses lèvres, il souffla légèrement sur les ailes du moustique qui s'envola ivre de joie. Il tournoyait en chantant autour de Barsanuphe comme un chien heureux d'avoir reçu la caresse de son maître.

– Adieu, ichneumon, lorsque tu passeras sur l'autre rive, il y aura pour toi comme un nectar de fleurs, adieu culex, carabes et toi la sauterelle, posez-vous sur la main de notre hôte des villes, de notre hurluberlu plus manchot qu'une couleuvre.

La nuée se posa sur ma main, sur mon avant bras et sur mes vêtements. J'étais saisi d'effroi. Je n'osais pas bouger. J'avais envie de crier d'horreur, il y avait aussi quelques araignées qui s'étaient infiltrées dans la troupe. L'ichneumon me tournoyait autour. Je sentis de grosses gouttes de sueur couler de mon front. Une chenille se mit à titiller mes lèvres, une punaise se posa sur le bord de ma narine, peu à peu, je fus recouvert des pieds à la tête.

– N'aie pas peur, ils te reniflent pour sentir qui tu es.

Je ne respirais plus. Un bourdon se posa sur ma paupière. Je n'en pouvais plus. Je décidais qu'il n'y avait rien à faire, alors, je me détendis. Je lâchais prise. Curieusement, je sentis comme une caresse, comme une chaleur voluptueuse. Les insectes collés sur moi m'apaisaient. C'était fou. Moi qui à Paris tressaillait en voyant une grosse mouche ! Je me mis à aimer ces bestioles que je commençais à trouver attachantes et belles.

– Voilà, mon bonhomme, ils t’ont adopté. Allez mes amis au boulot vous n’allez pas rester là à rien faire, allez, allez...

Comme un seul, ils se retirèrent de moi et se fondirent dans l’air.

– Tu es plus ébahi que si tu avais vu un troupeau de dinosaures te passer sous le nez.

– Je ne comprends pas.

– Adam avait reçu de Dieu la connaissance de la nature de tous les êtres vivants. C’est pour cela qu’il put leur donner un nom. Le véritable nom d’un être ne fait qu’un avec sa nature et son essence. Si tu appelles un moustique par son nom, il comprend et il est ton ami, pas par son nom encyclopédique *culex pipsium*, mais par son vrai nom.

– Mais quel est son vrai nom ?

– Lorsque tu rejoins la source de ton être, tu es à la source de tout être et tout t’est donné à connaître. Ainsi, sans savoir le nom scientifique de l’ichneumon, tu peux le connaître et lui sentant que tu le connais s’offre à toi et te donne ce qu’il est. Chaque chose à sa nature. La nature de l’eau, c’est de couler, la nature du feu, c’est de brûler, la nature du poisson, c’est de nager, la nature de l’oiseau, c’est de voler.

– Et la nature de l’homme ?

– La nature de l’homme ?

– Oui, si l’oiseau vole, si le serpent rampe, que fait l’homme ?

– L’homme n’est pas conditionné par une nature particulière puisqu’il est fait à l’image de Dieu. Si l’homme a une nature, c’est celle de réaliser Dieu.

– Je ne crois pas à ces choses-là. Vous êtes un magicien. Pour moi, Dieu, s’il existe, est un principe, une énergie créatrice.

– C’est le Big Bang ?

– Comment ? Vous connaissez ces théories ?

– Et pourquoi, je ne connaîtrais pas les théories de la

science ? Malheureusement, je ne suis pas un magicien, j'aimerais bien l'être. Je ne suis qu'un cherchant de Celui qui est, Celui qui se dévoile à toi, le jour où tu crois que tu ne le trouveras jamais, pieds nus devant un buisson en feu.

– Vous avez une pensée magique. Dieu ne peut s'appréhender que par l'intelligence du raisonnement, il est ce que nous ne savons pas. Par nos recherches, par la science, nous apprenons tous les jours à mieux comprendre ce qui nous entoure, à mieux appréhender l'inconnu et le mystère des choses, donc à mieux connaître Dieu.

Barsanuphe bougonnait son désaccord, j'insistais :

– Ce que vous faites avec les insectes peut s'apprendre. Il suffit de connaître la technique, c'est un savoir que l'on peut acquérir.

– Comment tu y vas ! Ici, ce n'est pas une école. Ici, ou tu es ou tu crèves. La seule chose qui compte, c'est de savoir qui on est, le reste est superflu.

– Mais, ce que vous faites avec les insectes, je peux l'apprendre...

– Bajastre ! Ce n'est pas un truc. Il y a des êtres vivants dans cet étang de Trévans que s'ils t'entendaient parler comme ça, ils te chasseraient hors d'ici. Il y a, là-bas sous le grand nénuphar près de la rive, une grenouille, et si elle était là, je l'entends me dire avec l'accent de Majastres : « Barsanuphe, qu'est-ce que tu fabriques avec ce bajastre qui ne croit même pas à ce qu'il voit ! Tu ne vas quand même pas nous amener des *estrangers* de Parisiens touristes qui ne savent pas marcher sans se prendre les pieds dans une racine, sans écraser des champignons, sans déterrer des larves de libellules ! De plus, ils ne s'en excusent même pas ! Barsanuphe, tu es en train de tourner mal, c'est peut-être ce vent qui n'est pas bon. Sûrement, que c'est le vent. » Je te défendrais : « Mais il cherche... – Tè, il cherche mon œil, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mari où il est. Il aurait peut-être eu la présence d'esprit de caresser l'ours avant moi. – Mais, Mme Camboulive, vous êtes pharmacienne, dans votre position, vous traîner à quatre pattes devant un ours et un fada ! C'est une honte ! » Jeanjean goûtait le miel avec son ami. La mamé ne décolérait pas : « En plus, vous n'avez plus un cheveu sur le caillou, si les gens vous voyez ? – Et bé, ils me verraient telle que je suis ! L'ours, ça ne lui fait pas peur de me voir telle que je suis. C'est quand il m'a vue attifée comme une pharmacienne qu'il a eu peur et qu'il m'aurait tuée. – Vous avez perdu la tête, qué malheur, une dame si bien élevée comme vous ! Mon dieu qu'est-ce qu'il ne faut pas voir. – Écoutez la mamé, ça suffit rentrez chez vous et laissez-moi tranquille ! – Et la vitre ? – Je vais vous la payer votre vitre et votre voiture aussi ! – Et votre sac ? – Laissez mon sac où il est. Est-ce qu'on a besoin d'un sac pour être heureuse ? – Pour ce que j'en dis, de toute manière, du moment que vous me payez la vitre. » La pharmacienne, séduite par l'ours, lui donnait à manger le miel qu'elle prenait à pleines mains. L'ours ravi lui rendait son affection en la purléchant et en lui donnant des petits coups de pattes. Si bien que la dame au crâne rasé se retrouva toute barbouillée de miel de la tête au pied, d'autant que sa robe fit long feu sous les griffes du plantigrade. À demi-nue, elle n'était pas sans charmes, dame, les années avaient passé, mais son corps « loin d'être laid, était d'une grâce singulière ». Elle se prit à chanter :

Allons par les forêts

Cueillir les mûres et les baies

Laissons là nos sacs et nos bourses

Allons danser avec l'ours avec l'ourse

Toute honte bue, elle engagea une farandole avec Jeanjean, elle me prit la main et nous tournâmes autour de l'ours qui se dandinait, heureux comme un pacha. La mamé invoquait tous les saints : « Mon Dieu, si ce n'est pas malheureux de voir ça ! Je m'en vais prier saint Antoine pour qu'il nous aide à retrouver l'esprit de Mme Camboulive. Il m'a bien retrouvé un trousseau de clé que j'avais oublié chez la mercière, il me retrouvera bien l'esprit de la pharmacienne. » Celle-ci lui répondit en chantonnant : « Heureux ceux qui ont perdu l'esprit, ils goûtent le bon miel. Allez viens, la mamé, on va danser jusqu'au bout de la nuit, en l'honneur de notre ours. – Mme Camboulive, je vous en supplie, rhabillez-vous, si quelqu'un vous voyait dans cette tenue avec cet ours, on pourrait s'imaginer des choses, on vous prendrait pour une bagasse ! – Allez la mamé !

*Laissons nos maisons laissons nos bourses
Allons danser avec l'ours avec l'ourse*

– Saint Antoine priez pour nous, mais cachez-vous les yeux. Et vous là, le fada, espèce de montreur d'ours, vous me l'avez escagassé la pharmacienne. Des dames comme ça, aussi distinguées, on n'en connaissait pas ici. Elle était tellement distinguée que je ne m'étais pas rendu compte qu'elle n'avait pas de cheveux. Regardez ce que vous avez fait. – Ma brave dame, votre amie à l'air plus heureuse maintenant que tout à l'heure. – Ah, que oui, alors, je me sens si bien que je n'ai pas envie de rentrer. – Comment pas envie de rentrer, je vais vous ramener de force s'il le faut ! – Demandez la permission à l'ours ! – Qué permission, je m'en vais aller chercher les gendarmes qu'on va vous conduire chez les fous avec le fada de curé ! – Qui est fou ? Celui qui vit dans la peur ou celui qui vit

dans la joie ? Tout à l'heure j'avais peur de l'ours, maintenant je danse avec lui. C'est extraordinaire, vous devriez vous en réjouir. – Que nenni ! » Je riais comme il y avait longtemps que je n'avais ri. « Riez pas, fada, que vous aussi vous irez tâter de la camisole de force. Là-bas à Digne, ils ne rigolent pas avec les montreurs d'ours de votre espèce. Qué malheur, avec votre barbe, on dirait un sauvage de la préhistoire, il vous manque plus que marcher à quatre pattes. – Qu'à cela ne tienne, mamé, nous allons danser à quatre pattes », rétorqua la pharmacienne. Et nous farandolâmes à quatre pattes de plus belle, autour de la voiture, l'ours en tête. À la fin essoufflée la pharmacienne s'assit à même la terre et dit : « – Ah ! Dieu que c'est bon de vivre ! Merci, monsieur. – On m'appelle Barsanuphe. – Barsanuphe ? reprit la mamé. C'est donc vous le fameux Barsanuphe ? » Elle fit le signe de croix. « Je ne savais pas que vous étiez le diable. – Mamé, voyons ce n'est pas le diable, avec un regard aussi doux et une sainte patience. Et puis le diable ne saurait pas être ami des ours ! – Que nenni, il vous a envoûtée, c'est un sorcier que je vous dis, avec une barbe pareille et des cheveux aussi longs, ça ne peut pas être autre chose. À la télévision, ils en ont montré des comme ça, qu'ils disent même qu'ils égorgent des animaux et qu'ils font la chose avec des jeunes filles. – Quelle chose ? – Bé, la chose... – Je ne comprends pas. – Bé la chose qu'on fait un homme et une femme quoi ! – Ah ! Vous voulez dire faire l'amour ! Il n'y a rien du diable là-dedans. – Oh ! que si, il y a du diable. – À Majastres, on dit que Barsanuphe est un saint. – À Majastres ? À Majastres, ils sont tellement bajastres qu'ils croient tout ce qu'on dit. J'en sais quelque chose, mon mari, il est de Majastres et ma fille, la mère du pauvre petit, elle a failli s'en marier un autre de Majastres, que je lui ai dit que ce serait un malheur. – Alors, elle en a marié un de la ville ? – Et oui, il n'est pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volonté, je pourrais me gonfler jusqu'à vouloir me métamorphoser en homme. C'est parce que vous croyez que les réalités matérielles sont supérieures aux réalités spirituelles que vous croyez que la création n'est qu'un processus d'évolution matérielle. Faux ! Dieu a créé toutes choses en leurs spécificités en fonction du jeu des possibilités.

– Je n'y avais pas pensé.

– C'est dommage.

– En somme, les créatures préexistent à leur réalité matérielle.

– Évidemment un têtard de trois jours connaît ça, il ne lui viendrait même pas à l'idée de se poser la question.

– C'est étonnant.

– Non c'est normal, ce qui est étonnant c'est que vous ne le sachiez pas, voyez-vous.

– Je ne l'ai jamais appris.

– La belle excuse ! Moi non plus, je ne l'ai jamais appris et pourtant je le sais.

– Comment vous le savez, si vous ne l'avez jamais appris ?

– Par mon être même.

– Donc...

– Donc tout ce que vous devriez savoir est en vous, le reste ce n'est que mesquinerie de nénuphar. Excusez-moi, mais le nénuphar de Trévans est particulièrement mesquin et désagréable. Figurez-vous que lorsque je veux prendre le soleil et m'asseoir sur lui, il se plaint et se refuse à moi sous tous les prétextes. Je suis obligée parfois de demander l'hospitalité aux fougères, ce qui n'est pas dans ma nature. Vous vous rendez compte ?

– Il est peut-être fatigué.

– Fatigué ? Que nenni, c'est dans sa nature que de porter les grenouilles, c'est un bajastre. Alors, pour en revenir à ce que nous disions, comment voulez-vous qu'un plus sorte de ce

moins là, de ce nénuphar qui n'en est même pas un.

– Il peut changer.

– Non, nous ne sommes que des êtres périphériques, conditionnés à notre nature particulière, seuls, les hommes peuvent modifier leur comportement du fait qu'ils sont créés à l'image du créateur. Ils sont libres de choisir de ne plus être des hommes, nous non. Grenouilles nous sommes et nous serons jusqu'à la fin des temps.

– Comment pouvons-nous ne plus être des hommes ?

– Je vous retourne la question, êtes-vous un homme ?

– Je le crois.

– Alors, si vous le croyez, c'est que vous ne savez pas ce que c'est qu'un homme véritable.

– Et qu'est-ce qu'un homme véritable ?

– C'est un homme de paix et de conscience. Il est l'être central de la création, il en est le garant et le gérant. Il doit à l'image de Dieu continuer à tout disposer en nombre, poids et mesure, il doit harmonieusement veiller à l'équilibre de la terre, connaître le moindre souffle de vie, respecter la puce et le goéland, le lion et le microbe. Il doit surtout réaliser Dieu. Ce n'est pas lui qui vit, c'est le Verbe divin qui vit en lui. Alors, il est un homme participant à l'œuvre du divin jardinier.

– Mais, il me semble que nous nous approchons de ce que vous dites ?

– Comment ? Votre acuité visuelle n'est pas plus développée que celle d'un taupin ! Ne voyez-vous pas l'étendue des dégâts ? Vous vous entre-tuez pour des raisons innommables, vous vous torturez, vous vous trahissez sans cesse, vous dévalisez la nature, vous détruisez aveuglément les arbres, les mers, les montagnes, les troupeaux et j'en passe. Vous déclenchez des cataclysmes, des épidémies, des malheurs, alors que votre rôle, c'est la conscience et la paix. Plus grave encore quand le Verbe divin

prend chair et se fait homme, vous le tuez comme un bandit. S'il venait aujourd'hui encore, vous l'enfermeriez dans un asile comme vous enfermez les lions dans des cages. Cela me fâche que vous me parliez comme ça !

– Je comprends mais, vous savez, notre éducation est ainsi faite.

– La seule éducation que je connaisse est celle du réel, pas celle des livres et des cahiers. C'est là au milieu des fourmis, des lézards et des ronces qu'on connaît le réel. Je vous le disais tout à l'heure, la nature est l'image des réalités supérieures et métaphysiques. Le meilleur traité de métaphysique, c'est ici que vous pourrez le lire. D'ailleurs vous avez commencé puisqu'au travers des grenouilles, vous avez compris le principe de la résurrection.

– C'est impressionnant.

– Non, c'est naturel. J'ai été très contente de parler avec vous.

– Mais vous ne...

– Chaque chose en son temps. Nous continuerons une prochaine fois. Il ne faut jamais tout épuiser lors de la première rencontre. Adieu.

Elle s'en alla d'un bond et disparut dans les fougères. J'étais tout ému.

– Le plus ne sort pas du moins, mais le moins reflète le plus.

– Ne vous moquez pas de moi. Je suis sûr que c'est encore un de vos tours de passe-passe, on n'a jamais entendu une grenouille parler de la sorte.

– Qui sait ?

Barsanuphe rangea les restes du repas dans sa besace. Le temps était doux. Un écureuil me frôla. C'était bien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- La haute solitude est la patrie des justes.
- Je vous suivais puis soudain...
- La solitude...
- Oui, c'est cela, nous étions ensemble et puis plus rien !
- Le paradoxe de l'homme, c'est qu'il a un besoin vital de vie communautaire et de haute solitude. Nous sommes humanité et nous sommes hommes.
- Où étiez-vous passé ?
- J'étais là, tranquillement à t'attendre.
- Mais vous n'étiez pas avec moi dans le maquis ?
- Si tu le dis.
- Barsanuphe, vous vous moquez.
- Comment aurai-je pu allumer, ce feu, faire rôtir ce jeune coq de bruyère et courir avec toi dans le maquis ?
- Le sanglier, les épines, la grenouille de Trévans...
- Viens t'asseoir près du feu ! L'orage t'a saisi en plein vol. Tu es plus mouillé qu'une poule de Riez...

J'étais stupéfait par la mauvaise foi de Barsanuphe. Je ne comprenais pas à quel jeu il jouait. Je ne rêvais pas. Il courait avec moi dans les buissons.

- Pourquoi jouer à ce jeu avec moi ?
- Mange.
- Barsanuphe...
- Mange.
- Je n'ai pas d'hallucination, vous étiez avec moi depuis la chapelle sur la Serre à l'aplomb du Grand Mourre.
- Ne te fâche pas.
- Et même que pas plus tard que tout à l'heure vous m'avez traité de...
- Limaçon d'Hyères !
- Exactement. Mais, vous avez dit ce que je voulais dire ?

Donc vous reconnaissez que vous étiez avec moi.

– Je faisais rôtir ce coq.

– Si vous étiez avec moi et si vous faisiez rôtir le coq, vous...

J'eus le cœur serré. J'avais presque envie de rire. Je ne savais plus quel était mon sentiment.

– Mange.

– Vous avez le don d'ubiquité ? Vous pouvez être à deux endroits en même temps ? C'est effrayant.

– Pas plus qu'un limaçon. Écoute-moi, Parisien. Je t'attendais tranquillement, chez moi, un peu plus loin, là-bas dans le Grand Mourre. Tu n'arrivais jamais. Je me suis approché d'ici. Sur le promontoire, je peux voir et puis les oiseaux viennent. Tu en mettais un temps pour trouver ! Je me suis dit : « Avec ce limaçon, il faut s'attendre à tout. Pareil, il se décourage. » Alors, tout en restant ici à faire le feu, je suis allé te chercher.

– Vous étiez ici et là-bas.

– Si tu veux. J'étais ici et je suis allé te chercher sans bouger de place.

– C'est terrifiant !

– Jobastre, c'est naturel. Mon désir m'a rendu présent à tes côtés. Les anciens ne se souciaient pas plus de ces phénomènes que le hanneton de la Saint-Jean ne se soucie de la moisson.

– Comme vous y allez.

– C'est plus naturel que de prendre l'avion.

– Mais l'avion, on sait ce que c'est et puis tout le monde peut le prendre.

– Encore faut-il avoir les moyens d'acheter un billet.

– C'est secondaire.

– Non parce que se trouver à deux endroits en même temps, tout le monde peut le faire, et sans payer...

– Comment, tout le monde peut le faire ?

– C’est en l’homme. Tout ce qui est en l’homme lui est accessible. Tout ce qui est en puissance peut se manifester. Et le don de bilocation est une des possibilités contenues en chacun de nous. Il suffit de vouloir s’en servir. C’est sûr, aujourd’hui vous préférez l’aéroplane et vous rêvez de voir des soucoupes volantes. C’est la facilité, c’est la facilité.

– Mais, il y a une explication technique et rationnelle à ces phénomènes. La bilocation ne relève pas de l’expérience et ne peut pas être mesurée scientifiquement.

– Tu entends, l’ours, ça ne relève pas de l’expérience et ne peut pas être mesuré scientifiquement.

L’ours grogna. Je ne le voyais pas. Il se dandina devant le feu et s’assit près de Barsanuphe. Instinctivement, je fis trois pas en arrière. Il était de très haute taille.

– Ne crains rien, Art ne relève pas de l’expérience et ne peut être mesuré scientifiquement. C’est un véritable ours séculaire au pedigree inattaquable. N’est-ce pas, Art ?

– Vous vous défilez toujours par des artifices.

– Et toi, tu nous embrumes avec tes raisonnements. Si tu continues, le coq va être froid.

J’étais à la fois emplis de crainte et heureux d’être là. Les événements se succédaient à une telle vitesse que je perdais mon sang-froid. L’ours mangeait sur les lèvres de Barsanuphe. Il y avait quelque chose d’émouvant et de drôle dans ce jeu si simple et si pur. Barsanuphe grommelait et l’ours répondait.

Il se mit à chanter bouche fermée une mélodie au mode inconnu. L’ours se dressa sur ses pattes. Il grommelait comme pour ponctuer les notes de Barsanuphe. Puis il entreprit de taper du pied régulièrement. Il poussa un grognement puissant et, en balançant la tête de droite à gauche, commença à se dandiner. Sur une patte, puis sur l’autre. Il avança en direction du feu,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'agrandissaient au point d'embrasser toute la Serre. Les martins-pêcheurs, les perdrix, les cailles, les hiboux, les coucous, les cardinaux, les loriots, les engoulevents, les goélands, les hirondelles, les fous de Bassan, les vautours, les pigeons, les buses, les faisans, les canards, les bergeronnettes, les pies, les corbeaux, les rossignols, les perroquets, ils semblaient tous venus pour une circonstance de leurs régions particulières. D'orient et d'occident, ils croisaient leurs chants, ils effleuraient leurs plumes...

Barsanuphe menait avec brio. Il obtenait des cascades d'arpèges, des pluies de notes fines. Quelle divine harmonie ! Un passant non prévenu pourrait croire à une désastreuse et chaotique cacophonie de basse-cour. Mais là, adossé au frêne, j'étais au chœur des chants célestes. N'était-ce pas cela, les chœurs angéliques ? N'était-ce pas l'écho de ces états supérieurs de l'Être dont Barsanuphe essayait de me faire pressentir la réalité.

J'étais submergé de plumes et de coloris. Les oiseaux m'apparaissaient comme familiers, comme étant moi-même. Une intimité nous liait. J'étais autruche, serin, merle, oie de Gascogne, fauvette et faucon de Galaure. Je me trouvais au centre d'une panoplie de becs, de plumes, de griffes de serres, de huppés, d'ailes et d'éventail de queues. Je pouvais danser la pavane en dandinant, en dodelinant, en en roucoulant, en gloussant, mes mains s'ailaient, mes pieds se griffaient. Je m'étirais, entrant mon cou dans mes fragiles épaules. Je battais mes ailes dans un rythme facile et convenu. Je m'élevais dans l'espace, je tournoyais, je piquais, je me redressais et remontais en flèche. Je planais, j'accélérais sur la vague du vent, saisissant les remous, fixant les courants d'air. Je traversais les brumes, les ondées. Je franchissais, l'éclair, l'épaisseur des orages. Je transperçais les tempêtes, me brûlant de grêles et de neiges. Je

m'enivrais d'air pur, de hauteurs et de bleu, ce bleu qui m'envahissait comme une source infinie. Le bleu contenait tout. Je voyais dans le bleu l'immense volupté du désir, l'immense joie de l'amour qui attire tout sur son passage. J'y voyais les regards, les caresses, les courses, les baisers, les absences hérissées d'attentes immobiles, l'espérance sans fin de toujours retrouver, de toujours réunir. Le bleu me nourrissait comme un vin d'infini. Je remontais vers le vert, le jaune, l'oranger et le rouge. Je jouais de l'arc-en-ciel, d'une couleur à l'autre, jusqu'à l'indigo. Je sautais sur la harpe céleste, modulant des ciels et creusant des horizons. J'effilais les nuances de gris-vert, de brun, de bistre. Je pochais les rouges, les cinabres, les vermillons. Je les brossais, les rehaussant de vert, de violet et de mauve. Mes plumes scintillaient. J'étais le paon, le simorgh, le phénix, l'oiseau de paradis. J'étais l'oiseau de tous les oiseaux, l'oiseau de toutes les couleurs.

J'étais aussi tous les vols à la fois, les vols de l'alouette, du faucon, du hibou, les vols du grand duc, de l'aigle et du chardonneret. Je dessinais les géométries les plus invraisemblables. Je côtoyais les cimes et je frôlais les mers. Je pêchais le poisson, je chassais le mulot. Je guettais l'éphémère, gobais le moucheron.

Je ne devais plus rien à la pesanteur. Je saisissais les lignes d'horizon qui m'emportaient toujours plus loin.

Dans cette sensation, je vis combien mon être était l'Être. Je compris que si l'oiseau s'arrêtait à l'oiseau, que si son mouvement, n'était que son mouvement, moi, l'homme sans limites, même si la finitude de mon corps me clouait au sol, j'avais cette extraordinaire capacité de contenir et de récapituler en moi, toute la création. Il suffisait que j'en accepte la présence et que je m'y soumette. La présence du Verbe.

Combien je comprenais l'évidence du bouvreuil, l'élégance de

la palombe, la noblesse du bouvier !

Le Verbe sous-tendait tout, puisqu'il était tout. Je ne pouvais que me mettre à genoux que l'aimer, que le contempler, émerveillé comme un petit enfant, comme un berger de Judée.

Je ne pouvais que me taire et me laisser être à son Être. Ma raison s'échappait d'un battement d'aile.

Je n'osais plus ouvrir les yeux de peur que tout s'efface, que tout prenne son vol. J'avais peur de perdre cette proximité d'aile, cette intimité de bec, cette tendresse de plumes, cette lumière de chants.

Je cherchais à retenir de toutes mes forces, ce qui devait finir. Je voulais garder pour moi cette traversée de couleurs, cette ivresse de vent, cette folie de plumes. Je m'accrochais, tout en sentant l'inéluctable d'une fin froide et sèche, du réveil rude de la roche, de la griffure de l'écorce, de l'engourdissement de mes jambes.

Je ne voulais pas que s'éloigne de moi, ce vol de paradis cette nuée d'ineffable. Je ne pensais qu'à m'envoler, qu'à remonter le souffle du Verbe jusqu'à la source de son Cœur, qu'à suivre sa spirale infinie jusqu'à cette unité qui me transperçait, comme une haute nuit. Ô désir impossible de Dieu ! Je voulais mourir.

Le sentiment intérieur s'évanouissait. Je soulevais une à une mes paupières avec beaucoup de peine comme si elles avaient été cousues par une pie voleuse de regard... Mon cœur battait redoutant l'effacement du mirage, la brisure du miroir, la division de l'instant.

Il ne restait plus rien. Aucun duvet de cane, aucune plume d'ara, aucune note de mésange, aucun collier de colibri, aucun souffle de rouge-gorge. Barsanuphe à genoux semblait prier, son aigle sur l'épaule.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prêtres...

– Le sanglier de Calydon ?

– Si tu veux et le Christ, le Verbe créateur, est le grand prêtre.

– C'est incroyable !

– Tu es incroyablement ignorant plutôt ! Ce sont des choses que les petits marcassins que tu cajolais tout à l'heure savent et la grenouille de Trévans ne se priverait pas de te le faire remarquer.

– Vous êtes...

– Tais-toi ! Il y a encore à faire. Tes pensées illicites perturbent cet enclos !

– Vous vous moquez de moi !

– Oui, je me moque de ton moi, de ton ego à bretelle ! Il fait des va-et-vient entre la réalité qui te saute aux yeux et ses illusions, c'est très amusant...

– Et le vieux sanglier ?

– Il est allé se reposer sous le tilleul derrière l'auge. Il est bien blessé, c'est un chasseur qui l'a surpris, au couteau. Celui-là, il n'avait pas peur, mais je me demande si notre vieux briscard même blessé, ne lui a pas fait son compte. Quelque chose dans son regard me le donne à croire.

Nous avançâmes dans l'enclos en contournant un grand rocher, les sangliers nous suivaient les marcassins en tête.

– Barsanuphe ?

Une voix féminine s'éleva derrière le rideau de buis qui naissait du creux du rocher. Cette voix m'était familière.

– Barsanuphe, il manque une laie !

Mon cœur se mit à battre. Barsanuphe comme à l'accoutumée me lisait comme un livre.

– C'est Hannah !

– Hannah ?

- Oui, la fille de la chapelle.
 - Elle est ici ?
 - Pourquoi ne serait-elle pas ici ?
 - Je croyais...
 - Il ne faut croire qu'en Dieu! C'est la seule chose nécessaire.
- Le reste c'est bon pour attraper des ulcères d'estomac.
- Elle habite ici ?
 - Curieux. Oui, elle est ici.
 - Mais sa maison ?
 - Qué maison ? Il n'y a pas de maison qui vaille ici, tu es ou tu n'es pas. Elle est de la Serre, si c'est ça que tu veux savoir. Tu es plus curieux que les sycophantes de l'Estoublaisse !
 - Où êtes-vous, Barsanuphe ?
 - Je suis avec le Parisien, il me passe à la question.
 - Le Parisien ?
 - Oui, celui de la chapelle, qu'il t'a même demandé la main, pour t'épouser, malheur !
 - Je suis contente !
 - Oh ! Fais attention, ne t'approche pas trop de lui parce qu'avec tous ses questionnements, il risque de te rendre malade va ! C'est un phénomène, on pourrait monter un cirque que ça serait la curiosité à voir !
- Hannah apparut tenant un marcassin dans les bras.
- Je suis contente de vous voir.
 - Et moi donc ! Il y a une trace dans mon cœur qui ne s'effacera jamais.
 - Vous avez fini par le trouver.
 - C'est plutôt moi qui suis allé le chercher à cette heure-ci, il serait encore en train de ruminer je ne sais quelle théorie là-bas sur le plat.
 - Vous exagérez toujours !
 - C'est le vent, ici y en a tellement qu'il amplifie tout.

- Et votre cheval ?
- Il est là derrière. Il mange.
- Vous êtes toujours aussi belle.
- Tu vas pas recommencer la romance !
- Barsanuphe, laissez-le, il est ému.
- Ému, ému, on n'a pas le temps d'être ému, il faut soigner les laies avant midi. Monsieur est venu ici pour chercher Dieu. Les émotions, c'est pour les touristes ici ce n'est pas un Luna parc ou une de ces réserves pour zouaves défroqués.
- Il est en forme, notre ermite, ne vous inquiétez pas c'est toujours comme ça.

Barsanuphe s'approcha d'une laie qui gémissait couchée près d'un abreuvoir de fortune.

- Elle a les vers.
- Ce n'est que ça ? Je pensais qu'elle était plus atteinte.
- Malheureux, ce n'est pas rien ces vers-là ! Elle peut y laisser sa carcasse. Ce sont des vers qui se glissent sous son cuir et ils mangent la viande. Elle en est infestée.
- Comment vous les voyez ?
- Elle me le dit. Écoutez comme elle gémit.

Le rôle de la laie ressemblait à une mélodie d'une tristesse infinie. Je fermais les yeux et par instants, je distinguais comme un langage, à l'instar des paroles du vieux sanglier. Cependant, je n'en percevais pas les mots. La mélodie suscitait en moi une image, une pensée.

Effectivement, je me pris à ressentir la douleur de la laie et de localiser grâce au son de sa voix, la partie touchée.

- Elle souffre, c'est terrible, ces choses-là.
- Qu'est-ce qu'on peut faire ?
- Il n'y a pas grand-chose à faire. Ces vers sont les produits

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les marcassins étaient revenus. Ils reniflaient l'odeur des vers brûlés, en grommelant, une autre laie les mamelles pendantes, traînantes jusqu'au sol s'approcha à son tour. Hannah se précipita vers elle, comme si elle craignait un danger. Elle lui posa la main sur la tête, elle se baissa et commença de l'ausculter elle écartait les soies par petites touffes, elle tâtait avec le bout de ses doigts, cherchant des boutonnières. La laie se laissait faire.

– J'en ai trouvé un !

Hannah tenait le ver dans sa main droite.

– Viens m'aider.

Je m'approchais.

– Fais l'autre côté, regarde bien et si tu perçois du sang, c'est qu'il y en a un.

Le cœur battant et peu rassuré d'avoir à recommencer, ma lutte, je me mis à l'ouvrage. Bien vite, je fus confronté à la réalité.

– Je peux utiliser l'essence de thym ?

– Non ! Il n'y en a pas en assez grand nombre. Nous n'en trouverons que quelques unités.

Je passais mon doigt dans la boutonnière, je sentis la bouche du ver me téter.

– Ah !

– Tire le tout de suite, ne fais pas l'idiot !

Je tirai le ver, je me reculai horrifié, il était abouché au bout de mon doigt.

– Barsanuphe vite, il me mange !

Barsanuphe ne bougeait pas. Hannah riant aux éclats me dit :

– Mange-le ! À ton tour, croque-le !

Je sentais mon doigt prisonnier, je m'approchais du feu encore fumant et je plongeais le corps du ver dans la braise. Une odeur de pourriture s'en dégagait, il se calcina, sa bouche restait

au bout de mon doigt. Je la grattais et je vis la marque des crocs sur ma peau.

– C’est dangereux, votre histoire !

– Viens vite, ne t’écoute pas, il n’y a pas le temps !

Je revins à ma place.

– As-tu repéré l’endroit où tu as commencé ?

– Non, j’ai fait ça comme ça venait.

– Recommence méthodiquement, il ne faut pas laisser un centimètre.

Je repris mes fouilles avec plus de calme. La présence de Hannah me donnait du courage. Je la sentais proche son parfum m’effleurait, j’entendais son souffle léger. La joie s’installait.

– Dépêche-toi, tu ne vas pas me refaire une déclaration.

– Mais, Hannah...

– Oh, je vois tes yeux qui brillent plus que la braise...

– Je m’en vais !

– Homme de peu de foi !

– Vous me chassez !

– Non pas ! Je te mets en garde contre toi-même, c’est tout.

– Vous me chassez !

– J’essaye de chasser tes mauvaises idées. Elles t’empêchent de bien soigner la laie.

– Le sentiment d’amour n’est pas une mauvaise idée !

– Est-ce vraiment un sentiment d’amour ?

– Qu’en savez-vous ? Vous n’êtes pas dans mon cœur ?

– Peut-être, mais je suis à côté de toi et c’est suffisant pour te voir venir avec tes gros sabots. J’ai fini tout mon côté et toi ?

– Euh, pas encore, aidez-moi !

– Non, il faut finir ce que l’on a commencé.

– J’en ai trouvé deux, plus le premier.

– Heureusement qu’il n’y en avait pas beaucoup, je pense qu’on a circonscrit l’invasion.

– Vous avez regardé tous les sangliers ?
– Oui, depuis le lever du jour pendant que tu dormais.
– Vous en avez trouvé beaucoup ?
– Nous en avons trouvé que sur cette laie-là. Nous y veillons car elle était partie plusieurs semaines, elle est revenue infestée. Elle n’a pas eu le temps de contaminer les marcassins.

– Et maintenant ?

– Tu as fini ?

– Presque.

– Il faut passer le miel sur les plaies. Tu en as eu d’autres ?

– Non. Je n’en vois pas.

– Montre ?

Hannah contrôla mon travail avec acuité.

– Et ça, c’est de la confiture ?

Elle en retira un énorme près du cou. Elle prit un canif qu’elle avait à la ceinture et incisa.

– C’est un nid. Regarde tous les œufs, va chercher le thym ! Hannah imbiba la boutonnière de thym, puis la nettoya des œufs.

– Voilà, c’est fini, jette-les dans le feu, je vais passer le miel. Barsanuphe en avait terminé de son côté.

– Hannah, je crois que nous l’avons sauvé, elle remonte.

– Il faudra être vigilants sur l’enclos !

– De toute manière ici ou ailleurs, c’est comme une guerre. Si nous ne voulons pas qu’on nous les assassine, il va falloir s’en occuper très sérieusement.

– Les vers ne viennent pas tout seul quand même !

– Il suffit d’un seul. Si un marcassin se perd dans une ravine, l’enclos est pris. C’est une guerre mon limaçon, c’est une guerre et l’enjeu de cette guerre, Telos et scopos, c’est Dieu !

– Mais en définitive vous le disiez vous-même sur le plan le plus spirituel, c’est égal.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Il faut goûter sobrement ce *clavis clavus* m’a nourri pendant des mois et des mois jusqu’au jour où j’ai saisi à l’intérieur de moi le sens de la crucifixion. Non pas le sens moral ou historique, mais le sens métaphysique, le vrai pourquoi.

– Je voudrais en savoir plus...

– Doucement, la connaissance n’est pas dans le fruit mais dans la saisie du fruit.

– Je me sens faible.

– Nous sommes tous logés à la même enseigne. Dieu est fort dans notre faiblesse. Sa grâce nous relève lorsqu’il nous semble que nous ne sommes que néant. Dans ce trou-là, il vient nous illuminer. Sois simple, ne fais pas le difficile, l’enfant à qui l’on ne refuse rien, car Dieu se refuse aux enfants gâtés...

– Et toi, as-tu été aussi difficile ?

– J’avais un autre type de difficultés. Je n’avais aucune idée de rien, aucune culture, aucune formation religieuse ni intellectuelle.

– On ne le dirait pas.

– Je suis issue d’un milieu particulier dont je ne préfère pas parler. Mais sache que rien ne me prédisposait dans mon milieu. C’est un appel et tout appel est difficile.

– Pourquoi ici ?

– Je voulais aller dans un monastère, mais je suis trop sauvage. Ma nature n’aurait pas pu supporter l’enfermement, l’espace est pour moi nécessaire. Ici, il y a la Serre, la Combe, le cheval, mon ermitage tout en étant extrêmement strict est inscrit dans l’espace. Pour d’autre et c’est le cas du monastère, il s’inscrit plus dans le temps. La régularité du temps structure et permet l’approfondissement. Pour moi, le temps est secondaire. Je peux me priver de temps mais pas d’espace. Je suis nomade, je suis fille d’Abel, je cours derrière le vent, je cueille et je chasse. Je ne cultive pas, mon ermitage ressemble à une course,

une marche de roche en roche, de pic en piton, de rivières en galets. Mon ermitage, il sent le bois et la lavande, il écoute la cigale et il est attentif au roucoulement des tourterelles.

– Mais vous ne vivez pas vraiment seule puisque vous êtes ici.

– Comment ?

– Vous vivez avec Barsanuphe ?

– Pas du tout ! C'est exceptionnel qu'il soit là ! C'est à cause de toi. Barsanuphe est comme le vent, il est va où il veut, quand il veut. Ici, ce n'est pas son lieu de vie. En a-t-il un ? Je ne sais pas. Ici, il y a l'enclos des sangliers et une petite maison qui sert pour celui qui passe. Moi je vis de l'autre côté du Grand Mourre, à plus d'une heure d'ici. Je viens régulièrement visiter les sangliers, c'est une de mes fonctions.

– Et Barsanuphe ?

– C'est-à-dire ?

– Où vit-il ?

– En Dieu et Dieu seul sait où il repose sa tête.

– Il se couche bien quelque part ?

– Peut-être.

– Maintenant, où est-il ? Quand il dit : « Je vais me retirer », il doit bien se retirer quelque part ?

– Quelle importance ?

– J'ai besoin de savoir.

– Dans quel but ?

– Je veux savoir à qui j'ai à faire !

– Ce n'est pas une exigence honnête et digne d'intérêt. Je crois que Barsanuphe t'a démontré largement qui il était.

– Ce n'est pas une raison.

– Tu es incroyable. Tu as une manière de tout ramener à toi qui est en totale contradiction avec ta démarche et ce qui se passe ici. Que t'importe de savoir où Barsanuphe fait ses besoins ou bien s'il fait ses besoins ? Ce qui importe, c'est ce

que tu vois avec ton cœur, avec tes tripes, pas avec ton mental malade. C'est un mental pestiféré, gangreneux...

– Ne vous fâchez pas, je suis encore un peu fragile.

– Un peu ? Viens, je vais te montrer ta chambre, monsieur qui veut tout savoir !

Je me sentais un peu honteux, il y avait quelque chose en moi qui me travaillait.

– C'est le vieil homme qui te poursuit, me disait Hannah en riant.

– Je n'ose plus rien vous dire.

– Mais si ! Tu meurs d'envie de me demander qui est ce vieil homme.

– Non, non ça va !

– Allez, ne boude pas.

– De toute manière, je ne veux rien savoir de ce vieil homme, s'il veut me voir il n'a qu'à venir. Je suis assez autonome pour le rencontrer.

– Attention, il est derrière toi.

Je sursautai, je me retournai, je vis les branches du buisson que je venais de traverser s'agiter.

– Je ne vois personne !

Un bruit de pas me retint encore.

– Il n'y a personne !

– Qui sait ?

– Barsanuphe ?

– Je ne crois pas.

– Et qui d'autre alors ?

– Le Vieil Homme.

Un grognement me fit m'arrêter, encore c'était Art. Hannah hurlait de rire. Elle s'agenouilla tellement elle riait.

– Ce n'est pas la peine de vous moquer de moi !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

métamorphose !

– Il y a un mystère là. Mon père, il pourrait t'en raconter sur le secret des vers à soie, il en a vu et vu, lui des vers de mûriers.

– Il vient du Japon, non ?

– Il vient de Dieu !

– Oui, mais...

– Tout vient de Dieu !

– Le ver qui ronge les sangliers...

– Il vient des hommes, il ne fait pas de la soie celui-là, ni des papillons kaléidoscopes, il fait de la mort celui-là, tu comprends ? Il fait de la mort.

– Je vois que tu es à bonne école.

– Qu'est ce que tu fais là un dimanche ?

– On est dimanche ?

– Oui, on est même dimanche soir. Et c'est l'heure des vêpres.

– J'ai dormi alors...

– Je ne sais pas ce que tu as fait, mais c'est dimanche.

– J'ai perdu toute notion de temps.

– Disons que tu ne vois plus le temps comme à Paris. Ici le temps, il n'a pas l'accent pointu. Il est comme l'huile d'olive, il coule bien.

– C'était vendredi, puis maintenant c'est dimanche et samedi ?

– C'est la nuit du tombeau, ou tu dors ou tu doutes.

– *Clavis, clavus !*

– *Penetrans, reserans.*

– Tu sais ça aussi ?

– Et bien d'autres choses encore !

– Qu'est-ce que j'ai fait tout ce temps ?

– Le mort.

– Le mort ?

– Si tu ne sais plus ce que tu as fait, espèce de fougasse

anisée, c'est que tu étais mort.

– Mais, je suis vivant !

– Tu étais mort à quelque chose. On meurt toujours à quelque chose.

– Tu as raison.

– Tu es tout seul avec ton bombyx ?

– Oui, je suis tout seul, heureusement qu'il est là sur mon épaule.

– C'est ta nouvelle famille.

– Tu as de ces mots.

– Alors, si tu es tout seul, le Parigot, tu veux pas venir manger avec nous, à la maison, là-bas, de l'autre côté avec ton bombyx?

– Si tu m'invites...

– Youpi, ça me plaît que tu viennes chez moi. Allez, viens, on y va en courant comme ça, ça lui fera prendre de l'air au papillon. Dépêche-toi parce que si je cours plus vite que toi, tu vas te perdre. Je vais te semer, allez un, deux et trois... On y va.

Il partit comme un faon perçant le vent. Le chemin suivait l'aplomb vertigineux du Grand Mourre, je paniquai sentant les pierres dévaler sous mes pieds, le bruit noyé d'écho m'indiquait la profondeur du précipice. Le papillon voletait devant moi, je me mis instinctivement à me fixer sur lui. J'en oubliais mes pieds, mes jambes et mes angoisses. Les lacets se succédaient escarpés et pentus. Je glissais plusieurs fois, mais à chaque fois, je me rétablissais in extremis. Le bombyx semblait me tirer. Il anticipait les virages en voletant plus près de moi. Il m'attendait dès que ma cheville défaillait. J'entendais mon coursier devant. Il n'était pas loin, mais le souffle commençait à me manquer. La poussière collait à mon palais. La descente s'acheva. Rapidement elle nous engagea dans un petit défilé de roches claires. La fraîcheur du soir commençait à descendre, une brise légère nous rafraîchissait. J'entendais gronder l'Estoublaise

raclant les galets et les roches moussues. J'entendais le frétillement des gardons. Une passerelle suspendue faite de rondins de bois et de cordes de liane se présenta sous nos pieds. Le garnement enjamba les trente mètres en trois bonds. Je fus pris par le tangage de la passerelle. Elle penchait dangereusement, d'un côté et de l'autre, la rivière tourbillonnait dans ses creux, dans ses caches, dans ses secrets. Je n'eus pas le temps d'en contempler le pourtour et d'humer son embrun, mon guide me tenait par un fil invisible. Je n'avais pas le pied marin et c'est en sueur que je touchais l'autre rive. Je m'engouffrais dans le sous-bois et j'entendis la voix du gamin :

– Papa, papa !

Un aboiement amical répondit. Une odeur de maison s'approchait. Sans savoir comment j'étais parvenu jusque-là, je débouchai sur une courte prairie. Un chemin bordé de peupliers naissait sur un léger vallon de maquis. Je l'empruntai et me trouvai nez à nez avec un loup. J'en tombai à la renverse sur le tapis de mousses et de fougères.

– Je me doutais qu'il se passerait quelque chose. Mon loup est le plus brave des loups, y compris ceux de la steppe. La seule chose que tu risques avec lui, c'est qu'il te lèche.

Le loup eut peur lui aussi en me voyant arrivé dans un tel équipage. Je me relevais en me frottant le postérieur éreinté. Le papillon reprit sa place au creux de mon épaule.

– C'est ici, suis-moi.

Nous arrivâmes devant une maison de berger aux pierres rudes, mais vivantes. Elles étaient d'un jaune chaleureux qui donnait envie de les toucher. Une vigne vierge recouvrait une partie de la façade, sur le pas de la porte, le papa m'accueillit.

– Bienvenue !

– C'est le Parisien !

– Je sais.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

venaient taquiner le gardon, maintenant, ils ont grossi comme des cochons d'élevage et des gardons, ils en prennent plus un.

– Ici, tu es dedans.

– Ou tu y es pas.

– Dis voir, le Parisien, tu es venu avec une voiture ?

– Oui, je l'ai laissé près de la Chapelle Saint-Georges.

– À Saint-Jurs ?

– Oui.

– Les gendarmes, ils tournent autour, ils pensent même qu'elle n'est pas très catholique, ta voiture.

– Mais je suis en règle...

– Depuis combien de temps ?

– Je ne sais pas, avant de venir ici, mes papiers dataient de quelques mois.

– Tu aurais dû nous le dire que tu avais une voiture, tu comprends après tout ce temps...

– Tout ce temps ?

– Bé oui, après tout ce temps, ils se demandent, les gendarmes, à qui c'est, ce trabuc...

– Je ne comprends pas, il doit y avoir quelques semaines que j'ai laissé ma voiture à Saint-Jurs.

– Mais en quelle année ?

– Barsanuphe ! Barsanuphe !

– Qué Barsanuphe, le temps d'ici, ce n'est pas le même qu'en bas, c'est tout.

– Mais, je suis perdu, Barsanuphe, je veux partir.

– Pour aller où ?

– Je veux partir, laissez-moi passer.

Je me mis à courir de toutes mes forces. Je hurlais tout ce que je pouvais.

– Barsanuphe ! Barsanuphe !

Je dévalais la rocaille en direction du pont sur la rivière.
Raphaël me suivait.

– Barsanuphe !

Je me retournai. Je sentis qu'on me prenait par la taille et qu'on me hissait. Je me retrouvais sur la croupe d'un cheval...

– Hannah...

– Alors, bajastre, tu n'as pas fini de brailler comme un sagouin.

Barsanuphe chevauchait aux côtés du cheval de Hannah, sur lequel j'étais couché comme un sac de Farine.

– Ici, un jour est comme un an !

– Vous m'avez trompé !

– Bajastre, le temps de Dieu n'est pas le tien ! Ici, tu as arrêté le temps !

– Où allons-nous ?

– Où nous devons aller !

– Hannah, dites quelque chose ?

– À Paris ?

– Comment à Paris ?

– Telos et scopos...

– Telos et scopos...

– Tout est possible, ici et maintenant, sur la Serre ou sur les quais de la Seine...

– Dites-moi, Barsanuphe, le libraire de la librairie sans nom...

– Eh bien ?

– Votre livre, édité en un exemplaire unique...

– Je l'avais déposé à ton intention.

– Pourquoi me l'avoir enlevé des mains ? Et son support ?

– Le livre de vie ne s'écrit ni ne se lit comme les autres livres...

- Quand je vous regarde derrière votre barbe, je me demande si le libraire, ce n'était pas...
- Telos et scopos...

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en février 2014

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : février 2014

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
592/2014